

Le brigadier Jean-Bernard Gautron de la PJ, mieux connu à l'antenne de Perpignan comme Na-Nard, s'en allait allègrement déjeuner chez sa mère par un beau dimanche de novembre. Cette journée magnifique laissait présager un nouvel été de la St Martin. Comme Na-Nard avait une petite heure devant lui avant de se présenter rue de Venise à l'appartement maternel, il quitta la rue Grande des Fabriques et le modeste petit trois-pièces où il habitait, pour flâner un peu sur les quais.

En tournant sur la Place de Verdun au Castillet, cet étrange « petit château » en briques rouges, emblème de Perpignan, il remarqua des dizaines de papiers blancs par terre, certains entassés là où le vent de cette nuit les avait amoncelés. Machinalement, il se pencha pour en ramasser un et, tout en marchant, y jeta un coup d'œil.

– Tiens, que c'est bizarre ! se dit-il. En effet, s'attendant à voir une publicité, il fut étonné de

découvrir un poème, sans titre et sans signature.

– Qu'est-ce que veut dire ce truc ?

Il s'arrêta sur le pont Magenta pour mieux lire le texte et remarqua qu'il y avait beaucoup d'autres papiers identiques éparpillés un peu partout, même sous le pont, au bord de la Basse.

Encore une fois, il se dit : Que c'est bizarre !

Secouant la tête, un peu perplexe, il fourra néanmoins le papier dans la poche de son blouson et n'y pensa plus.

La Tramontane de cette nuit s'était calmée et maintenant un magnifique ciel céruléen, sans le moindre nuage, récompensait les Perpignanais habitués aux caprices de ce vent. Na-Nard se dit qu'après avoir mangé et aidé sa mère à débarrasser, il irait peut-être faire un tour à la foire-fête foraine de la Saint-Martin en place depuis quinze jours déjà sur les bords de La Têt, laissant Madame Gautron s'adonner à sa petite sieste quotidienne. Sur le soir, il repasserait chez elle prendre le sac avec « les restes » copieux qu'elle lui préparait toujours pour les lundis. Ainsi, elle s'assurait qu'au moins deux jours par semaine, il mangeait autre chose que du « fast food ». Madame Gautron, abandonnée par un mari vadrouilleur et divorcée depuis peu, avait vaguement espéré que son fils, 26 ans, célibataire et sans attaches, reviendrait vivre avec elle.

Mais Na-Nard aimait bien trop son indépendance et lui avait gentiment fait comprendre qu'il valait mieux rester chacun chez soi. Par contre, il déjeunait chez elle le dimanche midi, sauf s'il était de permanence ou sur une enquête spéciale.

Pour l'instant, la semaine à venir à la PJ s'annonçait calme. Le lieutenant Dominique d'Astié, son chef, les avait priés de faire des recherches sur une escroquerie dans les P.O. visant des femmes d'un certain âge et leurs économies. Il devait d'ailleurs en parler avec sa mère tout à l'heure, au cas où elle en aurait entendu parler ou aurait été elle-même approchée.

Longeant les quais en promeneur du dimanche, humant les odeurs de pains et de viennoiseries chaudes qui sortaient d'une boulangerie, regardant distraitemment les vitrines, il pensa à Dominique. Cela lui arrivait souvent depuis quelques mois, surtout quand il se trouvait seul. La jeune femme, de quatre ans son aînée, belle, intelligente et sympathique, s'était liée d'amitié avec lui depuis son arrivée de Paris au mois de mars. Après avoir brillamment résolu le mystère du triangle¹, la jeune

1. Lire par le même auteur : Le Mystère du Triangle. Editions Les Presses Littéraires – 2007

lieutenant s'était retrouvée chef d'équipe à l'antenne et pour ne pas bousculer les habitudes, elle avait laissé Joan et Jep, major et brigadier-chef, continuer à travailler ensemble. Elle-même avait choisi Na-Nard, parmi les autres brigadiers, comme co-équipier.

Depuis huit mois, ils se côtoyaient au travail et les sentiments de Na-Nard envers son « patron » avaient évolué. Le respect, l'admiration, le dévouement qu'il ressentait pour elle existaient toujours, certes, mais d'autres émotions gardées secrètes jusqu'à maintenant lui faisaient passer bien des nuits blanches.

Il s'arrêta un instant pour regarder quelques canards qui avaient élu La Basse comme nouveau domicile et nageaient gracieusement de droite à gauche. Des touristes tardifs à côté de lui photographiaient les plates-bandes encore fleuries en contrebas, au bord de l'eau. Poursuivant sa promenade, il passa devant la librairie Fusion et eut une pensée fugitive pour sa commande de figurines de plomb : ...tiens, il faudra que je passe les prendre.

Il continua en songeant : Je sais que c'est une situation impossible. Si jamais je lui avoue mes sentiments, elle va me sourire avec affection, me tapoter l'épaule gentiment comme elle le fait souvent, et elle me dira : « Mais, tu es comme un petit frère, Na-Nard. Je t'aime beaucoup, tu sais ? Restons

bons amis et collègues, veux-tu ? »...ou quelque chose dans le genre. Je ne veux surtout pas être son petit frère...c'est quoi une différence de quatre ans ?... rien du tout ! Je l'aime bon sang ! Je ne suis tout de même pas un enfant !

Il traversa le Boulevard des Pyrénées sans regarder et faillit se faire écraser par un conducteur furieux qui klaxonna et lui fit un geste obscène.

– Elle est si discrète, voire secrète, sur sa vie privée. Je sais que ses parents sont décédés il y a longtemps. Je l'ai entendue dire qu'elle avait un parrain à Paris qu'apparemment elle adore. Je sais qu'elle vit seule, pas loin de la PJ dans un meublé, mais elle ne parle jamais d'homme dans sa vie.

Subitement, il s'arrêta net, frappé par une nouvelle idée, et une dame d'un certain âge derrière lui, dut rapidement faire un écart pour l'éviter. Elle lui lança un regard mécontent en passant.

– Et si je me trompais ? Elle attend peut-être que je parle le premier ? Les femmes sont comme ça parfois. J'ai peut-être une chance, qui sait ? Lundi, je vais essayer de déjeuner avec elle et je vais me lancer dans le vide et lui annoncer que je l'aime !

Heureux d'avoir finalement pris une décision aussi ferme et importante, ce qui montrait, d'après lui, une grande maturité, il arriva quai Nobel et tourna dans la rue de Venise où habitait Madame Gautron.

Il croisa une jeune femme au regard bovin, habillée en treillis, qui mâchait son chewing-gum comme un ruminant mâche son herbe et il éclata de rire en la comparant mentalement à l'élégante Dominique.

Quand sa mère répondit au coup de sonnette, il souriait encore béatement à cette image et elle l'accueillit, ravie de le voir si détendu et visiblement si content d'être là.